

Petites histoires vraies

A Sophie, François, Cécile et Antoine, mes petits enfants. En souvenir de leurs ancêtres qui, pendant trois siècles et plus, trimèrent sur les bords de Loire.

Ces petites histoires sont vraies. On peut mettre un nom sur la quasi-totalité des acteurs qui animent ces anecdotes. Elles proviennent d'une tradition orale encore vivace dans une famille de vieille souche ingrandaise. Certaines interférences avec la petite histoire, confrontées avec les archives locales et départementales, se sont révélées d'une exactitude parfois même scrupuleuse, ce qui augmente la crédibilité du tout. On pourra s'étonner de leur caractère ancien. C'est l'ultime occasion de tenter de les sauver de l'oubli. Ceux qui liront ces quelques pages, s'ils sont au courant du fait ingrandais, y trouveront sous-jacent, souhaitons-le, un folklore qui il faut bien l'avouer n'est pas typiquement de chez nous. Le temps passe, le cadre de vie change, les mentalités demeurent.

Confions-le tout à l'indulgence du lecteur, et que le défilé commence.

Le manteau de la Vierge

Au début du XVIII^e siècle, Grignon de Montfort, missionnaire particulièrement ardent, évangélisait le pays des Mauges et arpentait les secteurs environnants.

Une tradition, encore vivace à Ingrandes au XIX^e siècle, rapportait que celui qui devait être plus tard canonisé, lors d'un de ses passages en bateau sur la Loire, vit le manteau de la Vierge étendu sur l'église d'Ingrandes, il prophétisa « que jamais la foudre ne frapperait le clocher ». Prophétie qui, de mémoire d'homme, se révéla exacte jusqu'en 1933 où la foudre frappa de plein fouet notre beffroi qui, en un instant, fut plumé de la totalité de ses ardoises, pour le plus grand bonheur du couvreur de service. Il est vrai que la prophétie devenait bien lointaine et avait dû perdre de son efficacité.

Une petite réfugiée

1789, sans s'en douter les français vivent les derniers instants d'une longue période qui s'appelle l'ancien régime.

La très grande partie d'entre eux sont des ruraux vivant au rythme des saisons. Il devait en être ainsi à La Guillerie, située paroisse du Fuilet en Anjou du sud de Liré, petite biquerie située tout au fond de ce qui à l'époque devait être un chemin de pierre. Là résidait une famille paysanne comme il y en avait tant d'autres, composée du père, de la mère, d'un fils aîné et de trois petites filles. Le chef de famille était laboureur de son état, ce qui évoque une situation très humble dans l'échelle sociale, mais il était tout de même propriétaire de sa maison, petite maison basse recouverte de tuiles romaines, comme toutes celles de la région.

Famille sans histoire qui avait perdu une petite fille de dix huit mois, ce qui était fréquent à l'époque où la mortalité infantile atteignait 50 %. si cette famille était sans histoire, l'histoire s'occupa malheureusement de cette famille.

1792, la région s'agite et la paroisse se divise en deux fractions : l'une fidèle aux vieilles coutumes, l'autre partisane des idées dites nouvelles.

Le fils Jean, né le 18 mai 1790, s'engage dans les armées de la République, imité en cela par son cousin Mathurin âgé de 24 ans. Et voilà le fatal engrenage. Était-ce un choix de la part de ces deux garçons ou un emballement de jeunesse, personne n'est là pour nous le dire. Les Vendéens se recrutent surtout parmi les cultivateurs, il est vraisemblable que dans ce fin fond perdu la famille dut être cotée en rouge, ou plus exactement en bleu.

En mars 1792 le père disparaît dans des conditions suspectes puisque aucun acte de décès n'a été dressé alors qu'à cette époque l'état civil était encore régulièrement tenu.

Mars 1793, toute la région s'embrase et les patriotes du Fuilet s'empressent de traverser la Loire et de se réfugier à Ancenis, laissant derrière eux au fond de son impasse la malheureuse veuve et ses deux gamines, le fils aîné guerroyant quelque part aux frontières.

Juin 1793, la mère malade est alitée et les deux enfants jouent dehors quand survient un détachement vendéen. L'affaire ne traîne pas : la pauvre vieille interrogée déclare naïvement que son fils est soldat chez les Bleus. Les enquêteurs fusillent à bout portant la républicaine, la déflagration embrase la paillasse et le feu consume la baraque. Quant à Jeanne 13 ans et Marie 10 ans, on les colle devant les troupes servant de protection à celle-ci au cas où l'ennemi se manifesterait. C'était une pratique courant à l'époque, employée indistinctement par les deux parties.

Juin 1793, c'est l'époque où le général Bonchamps traverse la Loire au Mesnil, s'empare notamment d'Ingrandes où atterrit la petite Marie en compagnie d'autres prisonniers qu'on enferme dans l'église et qu'on menace d'exterminer avec un canon installé sur la marche du grand portail. Heureusement les Vendéens n'en firent rien et Marie fut recueillie par une famille d'Ingrandes qui l'éleva et devint ainsi ingrandaise d'adoption.

Le petit coin de terre de La Guillerie, si paisible maintenant, devait être l'objet d'un autre drame.

Le 8 juin 1794 une colonne républicaine patrouille dans le secteur, les habitants affolés se réfugient dans les bois environnants qui sont immédiatement cernés. Tous ces malheureux paysans sont massacrés ; ils étaient neuf dont trois enfants âgés de 5, 7 et 12 ans, les âges des autres s'étageant de 18 à 60 ans.

Quant à notre petite réfugiée d'Ingrandes elle se maria dans cette commune le 3 février 1807 et son acte de mariage porte mention des formalités judiciaires alors faites pour justifier la mort de ses parents, ce qui authentifie notre histoire

Elle décéda, toujours à Ingrandes, à 79 ans le 16 août 1862 laissant une descendance qui existe encore.

Allez au Fuilet, prenez le chemin de terre devenu maintenant chemin vicinal asphalté, mais qui se termine toujours en cul de sac au fond duquel se trouve la Guillerie, petite ferme couverte de tuiles rondes. Le fermier, homme robuste malgré son âge, vous recevra fort aimablement et quand vous lui raconterez votre histoire il s'écriera : « quel malheur que vous ne soyez pas venu vingt ans plus tôt, car mon père m'a parlé de quelque chose comme ça ». Et puis sa femme exhumant du tiroir du buffet une liasse de vieux actes jaunis par le temps, car la famille est propriétaire de la ferme depuis 1819, elle vous avouera avoir détruit les plus anciens car « on ne peut pas tout garder ». Sortant dans la cour notre hôte indiquant à quelque distance un hangar vous dira : « C'est là qu'était la maison où était brûlée la pauvre bonne femme ; j'en suis sûr car, âgé d'une vingtaine d'années et aidant mon père à démolir des ruines et creusant les fondations de la nouvelle construction, nous avons trouvé toute une série de débris calcinés. »

Le fleuve de l'histoire d'une largeur de deux siècles se trouve franchi par un pont familial reposant sur deux piles, une grand-mère et son petit-fils devenu à son tour grand-père. Et les petits enfants d'aujourd'hui, grâce à ces deux relais, se trouvent directement confrontés avec leurs ancêtres nés sous Louis XVI.

Ainsi va l'histoire et ainsi s'écrit-elle.

Un mitron républicain

Autrefois les français étaient de grands mangeurs de pain. La majorité d'entre eux étaient de condition modeste aux moyens limités et le pain était relativement bon marché, alors à défaut de fricot on tapait dans la miche.

Bien entendu, il en était ainsi à Ingrandes.

En 1793, il y avait cinq boulangers établis au bourg, sans compter ceux de la rue du Fresne. Quand on y ajoute les commis, cela faisait un certain nombre de bras plongés dans les pétrins. Et pour qui boulangaient-ils tous ces boulangers. D'abord pour les habitants d'Ingrandes et pour les nombreux réfugiés qui avaient fui le sud de la Loire où les Vendéens et les Républicains se battaient comme des enragés. Et puis aussi pour tous ces soldats républicains qui cantonnaient ou passaient à Ingrandes et ils étaient nombreux. Il arrivait qu'un millier de volontaires fassent l'étape au bourg et comme la ration de chaque soldat était de deux livres, cela faisait presque une tonne de pain. Quand les troupes républicaines évacuaient Ingrandes, elles étaient remplacées par les troupes vendéennes et les boulangers boulangaient de gré ou de force pour tout le monde.

Ah, tout n'était pas rose dans ce métier. Les cultivateurs rechignaient à livrer leur blé contre la monnaie papier et exigeaient de bonnes pièces de monnaie à la place, ce en quoi ils avaient bien raison car la valeur des billets de banque, autrement dit les assignats, tomba à zéro. Et puis les aléas de la guerre civile qui ravageait le pays aggravaient la pénurie et la famine s'installa, on réquisitionna ce que l'on pouvait : l'orge, le seigle, d'où des tas de complications et d'histoires se terminant parfois par des coups de fusil.

Au bas de la place de l'église, dans ces maisons joignant la Loire érigées au XVIIIe siècle, et qui malheureusement ont été détruites par les bombardements de 1944, était établie une boulangerie qui tournait rond ; Le patron, républicain bien sûr, élevait gaillardement ses quatre enfants et, ayant deux commis, il avait quelques loisirs ce qui lui permettait de s'occuper des affaires de la commune. Ses compatriotes l'avaient élu au Comité des douze, ainsi appelé parce qu'ils étaient douze et dont la mission consistait à surveiller les suspects, c'est à dire tous ceux qui n'affichaient pas un enthousiasme sans équivoque pour la République.

19 octobre 1793, les Vendéens battus à Cholet refluent vers le nord et environ 50000 d'entre eux traversent la Loire à Saint-Florent et 30000 tout près de chez nous, à Cul de boeuf, l'île Meslet, les Granges qui, à l'époque, étaient aussi une île, et après avoir traversé le troisième bras de Loire existant à la place de la ligne de chemin de fer, prirent le petit chemin, ancêtre de la route de Montrelais et gagnèrent Ingrandes.

On imagine cette marée affolée où se côtoyaient pêle-mêle des combattants, des femmes, des enfants et des vieillards en quête de ravitaillement et de gîte. Et pour ajouter à l'angoisse générale, comme s'il en était besoin, le vent de galerne apportait par bouffées le bruit de la fusillade ponctuée des coups sourds de l'artillerie, car on se battait à la Riotière.

L'avant-garde vendéenne fonçait sur le carrefour où s'accrochait désespérément un bataillon de volontaires républicains qui ne put résister à de tels coups de boutoir et, général en tête, fila en direction de Saint-Georges et au-delà, balançant dans les fossés les gibernes remplies de cartouches. Nos ancêtres gardèrent longtemps le souvenir de cette journée du 19 octobre, appelée dans les archives locales « la grande déroute d'Ingrandes ».

Heureusement, la garde nationale sauva l'honneur. Les Ingrandais, au coude à coude avec leurs voisins de Montrelais et de la rue du Fresne, tentèrent de résister à ce déluge. Pour eux pas de fusillade ni canonnade, mais des attaques et contre-attaques débouchant sur de furieux corps à corps où le sabre et la baïonnette faisaient la loi. Long calvaire qui débuta à la Breslerie pour se terminer à midi à Cure Bourse près Saint-Germain des Prés où s'écroulait, pour ne plus se relever, Maurice Bodet journalier d'Ingrandes âgé de 49 ans,

quinzième et dernier tué de la compagnie.

Pendant ce temps que faisait donc notre boulanger ? Il veillait au grain. Voyant se diriger vers sa boutique une escouade de soldats vendéens, fidèle à ses idées républicaine ou désirant sauver sa journée du pillage, il tenta de leur fermer la porte au nez. Pas assez vite d'ailleurs, car l'un d'entre eux plus rapide avait jeté son fusil dans l'entrebâillement de la porte pendant que ses copains menaçaient de passer la fille de la maison par la fenêtre. Et les boules de pain filèrent. Non seulement la boutique fut pillée, mais les propriétaires furent contraints d'héberger pour quelques heures une famille de réfugiés, des nobles, famille composée des parents et de leur fille unique, pauvre petite adolescente arrivée au dernier degré de la tuberculose, qu'on appelait alors phtisie, car elle crachait le sang à pleine bouche. Emus de pitié devant tant d'infortune, notre boulanger et sa femme proposèrent de garder cette enfant, prenant l'engagement de la soigner comme leur propre fille, proposition qui fut déclinée. Les parents de cette dernière, mis vraisemblablement en confiance par ce geste d'humanité, remirent en dépôt une cassette contenant des bijoux, dépôt qui devait leur être restitué s'ils revenaient, ce qui en dit long sur le peu d'illusions qu'ils se faisaient quant à leur sort futur.

Plus tard nos boulangers apprirent que cette petite noble était décédée à Candé deux jours plus tard, lors du passage des Vendéens dans cette ville.

Quant à la cassette, jamais personne ne vint la réclamer.

Notre boulanger non seulement vécut mais survécut à tous ces événements qui ensanglantèrent la région.

Les choses reprirent un cours plus normal et sous Napoléon 1er de nouveaux problèmes moins tragiques se posèrent. La municipalité ingrandaise réalisa un véritable programme d'urbanisme et se rappela que dès 1780 les agents envoyés du Roi avaient manifesté l'intention d'élargir la rue de la Pierre de Bretagne, alors chemin sinueux frappant d'alignement tout le mur du jardin de notre mitron et celui de son voisin, le tout sur une longueur de 80 mètres. Le mur vétuste menaçant ruine, nos compères s'empressèrent de reconstruire sans tenir compte de l'alignement, d'où une cascade de difficultés avec la mairie et même avec la préfecture.

Les deux gaillards, profitant du savoir faire des hommes de loi, réussirent à faire le plus légalement du monde annuler deux arrêtés du préfet de Maine et Loire par suite du non respect de quelques petites formalités préalables. Bien entendu force resta à la loi mais pour ce faire il fallut un arrêté de Napoléon 1er en personne, encore les choses traînèrent-elles quelques années.

Dès 1816, notre boulanger vraisemblablement considéré comme un résistant au régime de l'usurpateur et sur la recommandation d'on ne sait trop qui fut nommé, par le préfet, conseiller municipal. Bien entendu il fallut au préalable prêter serment de fidélité à l'auguste personne de sa Majesté Louis XVIII, prenant l'engagement de dénoncer toute personne hostile au nouveau régime. Formalité accomplie sans difficulté semble-t-il malgré les serments antérieurs de fidélité à la république précédente, le tout effectué devant tous les membres du conseil municipal et au cri mille fois répété, avant et après, de Vive le Roi (archives locales dixit), bref un vrai numéro de carpette. Salut grands ancêtres.

Le miracle de la cloche

1802, un soir tard. La nuit est tombée. Encore quelques fenêtres faiblement éclairées par les chandelles. Ingrandes s'apprête à passer une nuit paisible, méritée après les heurts et malheurs qui ont ponctué la décennie précédente.

Et pourtant le silence est troublé par les bruits d'un pas martial. En effet, un homme jeune s'engage sans hésitation, en familier des lieux, dans ce qu'on appelait autrefois la Grand'rue, celle qui longeait l'ancienne église. Et au moment où le marcheur arrivait à la hauteur du clocher, un fait extraordinaire se produisit. L'unique cloche rescapée des réquisitions révolutionnaires se mit d'elle-même en branle et réveilla le voisinage de sa voix grave que les ingrandais d'entre les deux guerres connaissaient bien.

Toutes les fenêtres, ou à peu près, d'éclairèrent puis s'ouvrirent. On s'interpella de maison en maison et finalement tout le monde descendit pour découvrir notre promeneur solitaire qui fut immédiatement reconnu au cri unanime de « voilà Simon ». Eh oui, c'était Simon originaire de Montrelais, sinon de la rue du Fresne, qui rentrait dans ses foyers après une longue absence.

Engagé volontaire, ou victime du tirage au sort, ou tout simplement mobilisé, l'histoire ne le dit pas. Notre gaillard revenait tout simplement d'Egypte où sous les ordres du général Bonaparte il avait fait la campagne du même nom.

Pauvre petit pousse caillou, il n'a pas laissé de mémoires mais on peut imaginer qu'il assistât à tous les grands moments dont parlent les livres : les pyramides chevauchées par quarante siècles d'histoire, les Mamelucks, Saint-Jean d'Acre, la peste, la famine et beaucoup d'autres choses encore. De quoi émerveiller un auditoire mais tout de même de là à faire se dandiner toute seule une cloche de 630 kilos, il y avait là un mystère dont on ne tarda pas à découvrir la clef.

Le gars Simon, quoique baptisé dans le sein de notre mère l'église, au contact des croyants disciples de Mahomet, avec quelques cent cinquante ans d'avance, avait pratiqué l'œcuménisme au terme de Dieu sait quel marchandage. Notre roudi de compatriote s'était vu gratifier tout simplement d'un morceau de la vraie croix ? Relique ne remplissant évidemment pas les conditions requises par l'église, donc éminemment suspecte. Néanmoins notre Simon ne l'entendant pas de cette oreille là l'avait précieusement gardée et c'est l'indiscrétion de la cloche qui révélait publiquement la possession d'un tel trésor. Pour fêter cet événement on organisa une cérémonie qui se déroula paraît-il à l'église. Mais le plus fort fut qu'un procès-verbal fut dressé comportant la signature d'un certain nombre d'assistants, procès-verbal qui existait encore vers l'année 1930, date à laquelle l'ingrandais qui en était dépositaire en fit don à un ecclésiastique étranger à la commune.

Quelle perte irréparable pour nos archives locales. C'est ainsi que nos ancêtres se racontaient de génération en génération cette histoire connue sur le nom de « Miracle de la cloche ».

On a parfois qualifié les ingrandais de méridionaux de l'ouest. Il faut bien avouer que l'histoire est dure à avaler. Que s'est-il passé ? Bien malin est celui qui pourrait nous le dire. Forts de la connaissance de nos ancêtres on peut risquer un commencement d'explication, très prosaïque mais vraisemblable.

Notre gars Simon traînant peut-être la jambe mais tirant certainement la langue et négligeant toute discrétion, dut faire suffisamment de bruit pour réveiller les bons copains qui ne manqueraient pas d'arroser le retour. L'arrosage dut être général. Quant à la cloche, il est bien possible qu'un joyeux drille, comme Ingrandes en a tant connu, se pendit à la corde et réveilla le quartier, d'autres réalisations du même genre ayant eu lieu depuis.

Pour terminer, il est nécessaire de préciser que cette histoire quelque peu légendaire n'a rien à voir avec la relique de la vraie croix que possédait effectivement l'église d'Ingrandes sous l'ancien régime. Cette relique disparut pendant la révolution. Elle fut retrouvée plus tard, mais son reliquaire qui était précieux fut définitivement perdu.

Eloquence sacrée

Au milieu du XIXe siècle, la paroisse Notre-Dame d'Ingrandes était dirigée, comme toutes les paroisses d'ailleurs, par un curé et à cette époque un vicaire l'assistait. Ce vicaire, jeune encore, était extrêmement austère, carrément janséniste et souhaitait que les profanateurs du saint nom de Dieu ait la langue percée par un fer rouge, ce qui ne l'empêchait pas d'être très dévoué pour les ouailles qui lui étaient confiées sous le contrôle du curé.

Il aurait aimé emmener les paroissiens tout droit au ciel et se donnait beaucoup de mal pour cela. Un des moyens qu'il affectionnait le plus pour parvenir à ce saint résultat était la prédication.

Il fallait le voir, un dimanche sur deux (l'autre étant réservé au curé), monter lentement les marches qui permettaient d'atteindre la chaire et, arrivé tout en haut, il refermait sur lui précautionneusement la porte basse en tirant le petit loquet. Là, tout en contemplant pendant quelques instants l'assistance qu'il dominait, il s'éclaircissait la voix comme un ténor avant d'aborder l'acte final, et hop, c'était parti et pour un bon moment.

Balançant résolument par-dessus bord les périodes fleuries à la Bossuet, il préférait les effets de coffre qui, en vagues successives, déferlaient de là-haut sur l'auditoire. Et comme un organiste jouant sur les registres, sa voix s'enflait parfois comme un tonnerre dont les éclats renvoyés par l'abat-voix qui dominait la chaire allaient brutalement frapper les petites corniches de plâtre placées dans le chœur de l'église tout juste au-dessus des palots de bois qui dominaient les stalles. Et sous l'effet du choc les petites corniches tombaient. Avaient-elles peur ? Non, car en fait d'éloquence elles en avaient entendues d'autres.

Pendant la Révolution l'église servait au culte de la raison si peu raisonnable. Et puis le dimanche ayant été supprimé, les français se reposant un jour sur dix venaient ce jour-là, appelé le décadi, suivre le culte de l'être suprême. Et les petites corniches s'étaient tapées tous les discours faits par les tribuns locaux, répétant les grandes dithyrambes des messieurs de Paris promettant le bonheur pour un lendemain qui ne venait jamais. Où étaient-ils les cantiques d'antan « les anges dans nos campagnes », les campagnes étaient toujours là mais les anges étaient partis. Et justement l'église servant également de casernement, les petites corniches voyaient de là-haut tous ces soldats républicains qu'on appelait volontaires nationaux, installés là comme s'ils étaient chez eux.

Venant de partout et d'ailleurs, ils parlaient français avec des accents abracadabrants, ce qui ne facilitait pas la bonne entente avec nos ancêtres habitués au parlé de Loire, il y avait de tout dans cette armée, de bien braves gens qui, aimant la patrie, s'étaient engagés pour la défendre, mais il faut bien avouer qu'il y avait là aussi une bande de faillis gars et qui chantaient de ces chansons. Passe encore pour le chant du départ et le chant de guerre pour l'armée du Rhin qui s'appelle maintenant la Marseillaise, mais il y avait une bande de bougres qui s'entêtait à brailler le ça ira alors que tout le monde savait parfaitement que cela n'allait pas du tout.

Alors, pourquoi tombaient-elles nos petites corniches lorsque tonnait la voix du vicaire ? Tout simplement parce que, étant plantées là depuis 1743, elles estimaient que le fait d'avoir pendant un siècle défié les lois de la pesanteur était bien suffisant et elles dégringolaient toutes les unes après les autres. Certaines poussaient même la conscience professionnelle jusqu'à se laisser choir, le dimanche, sur la tête des hommes groupés dans les stalles du chœur, contribuant ainsi grandement à les tenir éveillés pendant un sermon.

Mais revenons à notre vicaire.

En avance sur la pédagogie de son temps, il abandonnait l'abstrait pour se plonger dans le concret. Il prenait de petits exemples à son avis bien choisis, véritables phares promenant leurs faisceaux lumineux sur les saints mystères avec lesquels, il faut bien l'avouer, les cervelles de nos ancêtres étaient quelque peu brouillées. Un dimanche matin, à la première messe, celle de six heures réservée aux domestiques et aux chasseurs quand c'était la saison, notre orateur avait envisagé l'hypothèse où un crime aurait été commis à Ingrandes. Hélas, les assistants sans écouter davantage et prenant au mot l'orateur, se poussant du coude et chuchotant bouche à oreille, s'interpellaient en se demandant où, quand, et comment cela s'était produit. Même la doyenne des mères chrétiennes, sourde comme un pot, prétendait avoir entendu les cris de la victime. Dès au sortir de la messe, la nouvelle partant comme la poudre d'escampette, atteignit les limites de la paroisse et ravagea le pays.

A un point tel que, lors de la grand'messe, celle qui était précédée de deux sonneries de cloches de demi-heure en demi-heure, qu'on appelait les premier et deuxième sons, notre vicaire tout marri, baissant la voix d'un ton, se vit dans l'obligation d'expliquer longuement qu'il ne s'agissait là que d'un exemple, autrement dit d'une supposition. Certains ingrandais lui en voulurent et les plus acharnés de ses détracteurs furent ceux qui n'allant jamais à la messe, n'avaient pas entendu un traître mot du sermon.

A quoi tiennent les réputations ?

Le dernier carré

Vers le milieu du XIXe siècle il y avait à Ingrandes, au haut de la place de l'église, une maison joignant celle où est installé le café et qui, la contournant, débouchait en retrait sur la rue Bourgeoise. Les ingrandaïs d'un certain âge se rappellent bien de la vieille demoiselle qui, il n'y a pas si longtemps, y habitait. Elle était fort connue, faisant paître son unique vache sur les bernes herbeuses des routes et récoltant les herbes sauvages qui, quand on les connaît, guérissent des tas de maladies.

Mais vers 1850 il y avait là une petite épicerie où l'on vendait un peu de tout et le propriétaire ayant des vignes y avait adjoint un cabaret où il débitait son vin.

Tous les trois mois le percepteur en résidence à Saint-Georges sur Loire, chef-lieu du canton, venait à Ingrandes et une de ses occupations consistait à payer les pensions à tous les estropiés des guerres napoléoniennes qui ont eu la chance de survivre à l'hécatombe. Il fallait voir tous ces gars d'Ingrandes, de Saint-Sigismond ou de Villemoisan, faisant la queue devant la porte du percepteur ou en sortant, serrant précieusement les quelques billets parcimonieusement versés par le gouvernement.

Quand des gendarmes se rencontrent, ils se racontent des histoires de gendarmes mais nos briscards avaient beaucoup mieux à faire. Ils se dirigeaient cahin-caha vers le petit café du haut de la place, promu au rang de quartier général et là, calés sur leur tabouret, biglant sur leur verre, ils entamaient le récit maintes fois radoté de leurs exploits. Les propriétaires de l'auberge avaient une petite fille qui, tout en mangeant sa tartine de confiture, assistait à ces grandes manœuvres. Elle aimait l'histoire, comment en aurait-il été autrement avec de tels professeurs. Alors défilait devant elle une invraisemblable série de balades dans des pays inconnus, car ces gaillards avaient traîné leurs bottes dans tous les coins de l'Europe : Italie, Egypte et puis à nouveau Italie, Autriche, Prusse, Espagne, Russie. De quoi devenir imbattable en géographie sans ouvrir un bouquin. Le tout ponctué de noms d'autant plus abracadabrants que nos lascars les écorchaient avec leur patois de la Loire.

Il y en avait même un qui prétendait, avec quelque vraisemblance, avoir vu le petit caporal en personne car il avait servi dans la garde impériale. Les politesses réciproques entraînant des tournées copieuses et successives réveillaient les vieux corps un peu engourdis, et amplifiaient l'épopée. Et la petite fille abasourdie par tout ce glorieux vacarme voyait comme dans un rêve des escadrons, sabre au clair, fonçant à bride abattue et des grenadiers, bonnets à poil en tête, charger comme des fous droit devant eux.

Et puis inévitablement on abordait l'éternelle et jamais close controverse de la supériorité de l'infanterie sur la cavalerie. C'était des chamailleries et des criailleries à n'en plus finir. En fin d'après-midi, devant les tables jonchées d'un nombre respectable de bouteilles vides, seules victimes du combat, nos lascars se laissaient aller au recueillement ou à l'assoupissement. Et puis après une dernière tournée, le coup de l'étrier, ces glorieux débris, rassasiés de

batailles et ivres de gloire, s'extirpant péniblement de derrière les tables, s'aidant mutuellement, jambes, jambes de bois et béquilles confondues, rectifiant vaille que vaille la position, s'écriaient d'une voix qu'ils voulaient encore martiale le « a la revoyure ». Cette revoyure qui permettrait une fois encore de récrire l'histoire.

Hélas, au fil des ans les revoyures s'espaçaient car l'effectif du dernier carré allait s'amenuisant. Il y avait de plus en plus de manquants à l'appel. Ces « trompe la mort » qui cent fois, de Madrid à Moscou, avaient défié la camarade, s'écroulaient les uns après les autres, fauchés par un chaud refroidi ou une vieille cirrhose.

La petite fille devenue grande revint un jour sur les lieux de son enfance. Rien n'était changé. Seuls manquaient ses vieux compagnons d'armes. Mais elle crut entendre un écho lointain furtif comme un adieu qui lui murmurait une ultime fois le nom des batailles gravées sur l'arc de triomphe de Paris.

Quand les loups hurlaient dans les rues d'Ingrandes

Quand on parle des loups on imagine immédiatement des meutes hurlantes telles qu'on les voit lors de la projection de films nous contant les aventures extraordinaires et lointaines de trappeurs dans le grand Nord canadien, à moins que ce ne soit en Sibérie.

Cette image noble se trouve quelque peu rabougrie quand au cours de la visite d'un quelconque zoo on aperçoit derrière les grillages un couple de loups, la langue pendante, le poil terne et la mine passablement abattue. Et pas un instant l'idée ne nous vient que des meutes de loups, il n'y a pas si longtemps, se promenaient en liberté dans nos campagnes.

Pendant la révolution, lorsque nos ancêtres passaient le plus clair de leur temps à s'entretuer entre Vendéens et Républicains, les loups profitant de l'aubaine se mirent à pulluler à un tel point que le 12 juillet 1796, de ce qui était alors le canton d'Ingrandes, on organisa une gigantesque battue aux loups et pour ce faire on distribua 150 fusils et 100 paquets de cartouches.

Malgré l'hécatombe qui dut en résulter, les fauves survécurent puisque les derniers ne disparurent des bois de la Cornuaille que vers les années 1885.

L'hiver 1877 fut particulièrement rude à Ingrandes comme partout ailleurs. A un tel point que nos ancêtres qui avaient l'habitude en se levant de se débarbouiller au moyen d'une cuvette, étaient obligés chaque matin de casser la mince pellicule de glace recouvrant l'eau contenue dans le pot. Et si la température était si basse dans les chambres à coucher, elle l'était encore bien davantage dehors, la Loire gela complètement. Ce n'était pas la première fois que cela se produisait puisque dans les archives conservées à la mairie le curé de l'époque nota dans son registre : « qu'en 1594, à la fête de Noël la rivière de Loire servait de grand chemin, les chevaux passaient et repassaient de là et de ça avec leur charge et fardeau ».

En 1877 il y avait un horloger à Ingrandes qui habitait une vieille maison de famille située au bas de la place de l'église. Tout au long des jours il était ainsi derrière sa petite table de travail réparant les montres et les pendules que ses clients lui confiaient. Une autre de ses occupations, fort utile pour les Ingrandais consistait à remonter les poids de la grosse horloge de l'église dont le marteau frappait jour et nuit les heures et les demi-heures, rythmant ainsi la vie du pays. Elle n'était pas si vieille que cela cette horloge, puisque c'est seulement en 1858 que la commune avait procédé à son acquisition en remplacement d'ailleurs d'une précédente et moyennant le prix de 100000 francs, ce qui pour l'époque était déjà une jolie somme. Et malgré ce prix le mouvement ne possédait pas de cadran intérieur, si bien que lorsqu'il fallait remettre l'horloge à l'heure, quelqu'un stationnant sur la place devait crier à l'horloger perché là-haut dans le clocher l'heure indiquée par les aiguilles, permettant ainsi un réglage précis.

Le soir, après ces longues journées de travail, notre horloger, toutes portes fermées et volets clos, aimait lire et prolongeait quelquefois fort tard ses veillées studieuses à la lueur de sa lampe Carcel, chef-d'oeuvre de la technique à l'époque et en fait nous apparaît maintenant comme un fumeux lumignon à huile.

La faim fait sortir le long de sa tanière dit-on. C'est ce qui arriva un soir tard de l'hiver 1877. alors que notre horloger se livrait tardivement à son passe-temps favori, il entendit, oui il entendit plusieurs loups traînant dans le village qui, se répondant les uns les autres, se mirent à hurler lugubrement dans la nuit.

Sa réaction fut immédiate, soufflant précipitamment la lampe et franchissant à à une allure record les marches de l'escalier, il entra en coup de vent dans sa chambre et plongea sous l'édredon.

Jean Ménager